

PRIX ÉMILE DE LAVELEYE.

(Troisième période.)

Rapport présenté au nom du jury du concours par M. ERNEST MAHAÏM,
professeur à l'Université de Liège, membre de l'Académie, rapporteur.

Le jury du Prix Émile de Laveleye pour la troisième période (1907-1912) s'est trouvé, comme les précédents, devant la tâche la plus difficile. Le domaine scientifique que le règlement l'invite à parcourir est, en vérité, infini : il embrasse « l'économie politique et la science sociale, y compris la science financière, le droit international et le droit public, la politique générale ou nationale ». Si l'on songe que le concours est international, on conviendra que ce programme exigeait du jury des connaissances aussi vastes que celles du maître illustre dont le Prix porte le nom.

Aussi, le jury actuel, pas plus que ses prédécesseurs, n'entreprend de faire une étude comparative des mérites des savants les plus célèbres dans toutes les disciplines énumérées.

Il a entendu, cette fois, honorer la science économique française. Son choix s'est porté sur M. Charles Gide, professeur à la Faculté de droit de l'Université de Paris ⁽¹⁾.

La carrière scientifique de M. Charles Gide est des plus brillantes.

Né le 29 juin 1847 à Uzès, il conquiert le grade d'agrégé des facultés de droit au concours de 1874. Professeur d'économie

⁽¹⁾ La décision du jury a été prise par cinq voix contre deux. Le rapporteur a pour mission d'exprimer l'opinion de la majorité.

Le jury était composé de MM. Lujo Brentano (Munich), Paul Cauwès (Paris), Brants, De Greef, élu en remplacement de M. Hector Denis, décédé, baron Descamps, comte Goblet d'Alviella, Ern. Mahaim.

politique à la Faculté de droit de Bordeaux, puis à celle de Montpellier, il fut nommé, en 1898, à la Faculté de droit de Paris, titulaire de la chaire d'économie sociale comparée, fondée par le comte de Chambrun. Depuis 1900, il est en outre professeur d'économie sociale à l'École nationale des Ponts et Chaussées et, depuis 1907, chargé de conférences d'économie politique à l'École supérieure de guerre. Il fut rapporteur général pour l'économie sociale à l'Exposition universelle de 1900 et il siége, depuis 1903, au Conseil supérieur du travail.

L'œuvre de M. Charles Gide est considérable ⁽¹⁾, et elle a

(1) Voici les principales œuvres de M. Charles Gide :

Principes d'économie politique. Paris, Larose, 1 volume in-16, 1^{re} édition, 1883; 14^{me} édition, 1913. Dix-neuf éditions en langues étrangères : 4 hollandaises, 3 suédoises, 4 polonaises, 2 anglaises, 2 italiennes, 1 allemande, 1 russe, 1 espagnole, 1 tchèque, 1 finnoise.

Cours d'économie politique. Paris, librairie du Sirey, 1 volume in-8°, 1^{re} édition, 1909; 3^e édition, 1913. Cinq éditions en langues étrangères : 1 espagnole, 1 grecque, 1 turque, 1 anglaise, 1 arabe.

Économie sociale. Les institutions de progrès social au début du XX^e siècle. Paris, librairie du Sirey, 1 volume in-16, 1^{re} édition, 1903; 4^{me} édition, 1911. Trois éditions en langues étrangères : 1 polonaise, 1 italienne, 1 japonaise.

La coopération. Conférences de propagande. Paris, librairie du Sirey, 1 volume in-8°, 1^{re} édition, 1900; 3^{ae} édition, 1910. Deux éditions en langues étrangères : 1 russe, 1 polonaise.

Les sociétés coopératives de consommation. Paris, librairie du Sirey, 1 volume in-16, 1^{re} édition, 1906; 2^e édition, 1910. Trois éditions en langues étrangères : 1 polonaise, 1 portugaise, 1 hongroise.

Œuvres choisies de Charles Fourier avec une introduction. Paris, Guillaumin, 1 volume in-18. Deux éditions en langues étrangères : 1 anglaise, 1 italienne.

Histoire des doctrines économiques depuis les physiocrates jusqu'à nos jours, en collaboration avec M. Charles Rist. Paris, librairie du Sirey, 1909, 1 volume in-8° (récompensé par l'Académie). Trois éditions en langues étrangères : 1 anglaise, 1 allemande et 1 tchèque.

La Revue d'économie politique, fondée par M. Charles Gide en 1887 et dont il est resté codirecteur, paraît mensuellement à la librairie du Sirey. M. Gide y a publié de très nombreux articles de fond et de critique.

Plus de 1 800 articles publiés dans les revues françaises et étrangères, notamment sur les questions suivantes :

De quelques doctrines nouvelles sur la propriété foncière. [Journal des Économistes, mai 1883 (exposé critique des doctrines d'Henry George).]

recueilli un succès peu commun. M. Gide a fait école; autour de son nom se groupent aujourd'hui un grand nombre de disciples, qui propagent son enseignement dans beaucoup de chaires universitaires.

La lutte des langues, conférence publiée en brochure par l'Alliance française, 1885.

A quoi servent les colonies. (Revue de géographie, 1886.)

L'Act Torrens. (Bulletin de la Société de législation comparée, 1886.)

Chronique économique, dans le premier numéro de la Revue d'économie politique, janvier 1887. Article-programme de la nouvelle revue.

Les écoles économiques et l'enseignement de l'économie politique en France (en anglais dans le *Political Science Quarterly* de l'Université Columbia de New-York, janvier 1888).

La Nouvelle École École de la Solidarité, publié à Genève dans un volume intitulé : Quatre écoles d'économie politique, 1889.

Les idées économiques de Tolstoï. (Revue du christianisme social, 1891.)

Professions libérales et travail manuel, discours pour la rentrée de l'Université de Montpellier, 1893.

La littérature économique en France dans ces dix dernières années (en allemand dans le *Jahrbücher für National Ökonomie*), juin 1895.

Le rôle des classes dirigeantes. (Revue du christianisme social, janvier 1896.)

A quoi servent les mines d'or. (Semaine littéraire de Genève, mars 1896.)

Le Devoir colonial, conférence publiée en brochure, 1897.

Justice et Charité, conférence publiée dans le volume : Morale sociale, chez Alcan, 1899.

Le pouvoir de l'argent. (Bulletin de l'Union pour l'action morale, 1898.)

Les associations coopératives de production en France (en anglais dans le *Quarterly Journal of Economics*, de l'Université d'Harvard, 1898).

Recherche d'une définition de la solidarité. (Bulletin de l'Union pour l'action morale, 1898.)

Le travail manuel et le travail intellectuel, conférence publiée comme introduction du volume : Histoire d'une université populaire, 1900.

L'enseignement des sciences sociales. Rapport au Congrès de l'enseignement et des sciences sociales de 1900.

La crise du vin en France et les associations de vinification. Revue d'économie politique, mars 1901.

La solidarité économique, dans le volume de conférences : Essai d'une philosophie de la solidarité, chez Alcan, 1902.

Nos devoirs envers les animaux. (Foi et vie de 1902.)

Qu'est-ce que le profit? Rapport au Congrès de l'Association protestante pour l'étude des questions sociales, 1902.

La houille blanche, conférence pour l'Association des amis de l'Université de Paris, publiée dans la Semaine littéraire de Genève, 1902.

Son mérite capital n'est peut-être pas dans l'ordre de l'invention. Ce n'est pas un faiseur de système, mais c'est un initiateur, un éveilleur incomparable. Il a écrit lui-même dans l'une de ses préfaces : « J'aurais voulu donner non pas tant l'analyse que la belle vision du monde économique, de ce vaste monde dans lequel nous nous mouvons sans trop savoir où nous allons ; — non pas toujours la solution, mais la curiosité et l'anxiété des

De l'influence de l'immoralité sur la natalité. Rapport à la Commission extra-parlementaire de la population, 1902.

La morale de Bastiat, dans le volume : *Études sur la philosophie morale au XIX^e siècle*, chez Alcan, 1903.

De la réglementation ou de la prohibition des cabarets. Rapport au Congrès de la Ligue nationale de tempérance, 1903.

La séparation de l'Église et de l'État. Conférence publiée en brochure, 1904.

Les cités-jardins, préface au livre de Georges Benoit-Lévy, portant ce titre, 1904.

Charité ou solidarité, brochure éditée par la revue *Foi et vie*, 1904.

La recherche de la paternité. Conférence publiée en brochure, 1905.

Histoire du Restaurant coopératif du Quartier Latin. Revue de l'enseignement supérieur, 1905.

L'Alliance coopérative internationale (son histoire et son programme). (Revue économique internationale, octobre 1905.)

L'Indemnité parlementaire. (Revue politique et parlementaire, février 1907.)

Les ligues d'acheteurs. (Semaine littéraire, mars 1907.)

L'École économique française dans ses rapports avec les écoles anglaise et allemande. Dans le volume publié en allemand pour le jubilé du Prof^r Schmoller, 1907.

Remèdes à la dépopulation de la France. (Revue hebdomadaire, 1909.)

L'actionnariat ouvrier. (Revue d'économie politique, janvier 1910.)

Les conséquences économiques de la décroissance de la natalité. (Revue économique internationale, mars 1910.)

La question de l'opium (Revue économique internationale, novembre 1910.)

Les ligues de consommateurs. (La Grande Revue, janvier 1911.)

La hausse des prix. (La Réforme sociale de 1911.)

Le matérialisme en économie politique. (Foi et vie, mars 1912.)

Les causes économiques des guerres. (Bulletin de la Paix universelle, mai 1912.)

L'Éducation sexuelle. (Documents du progrès, 1912.)

La question religieuse dans la vie sociale. (Foi et vie, mars 1913.)

La grande illusion. Conférence à l'École supérieure de guerre, publiée dans l'Annuaire de 1913.

La coopération des Français et des indigènes dans l'Afrique du Nord. (La Revue bleue, 1913.)

problèmes qui le travaillent; — j'aurais voulu communiquer non pas tant une certitude fondée sur les lois scientifiques encore mal connues, mais plutôt la sincérité et la ferveur dans la recherche de la vérité. J'aurais voulu aussi que l'économie politique, qui depuis si longtemps en France a subi, sans trop protester, le qualificatif de « littérature ennuyeuse », apparût aux jeunes gens qui ne la connaissent pas encore, comme une science aimable et captivante. » On peut affirmer qu'il y a pleinement réussi.

C'est son manuel, intitulé *Principes d'économie politique*, qui a accompli ce prodige. Publié pour la première fois en 1883, il en est aujourd'hui à sa quinzième édition française et il a eu dix-neuf éditions en langues étrangères. Augmenté de moitié sous le titre de *Cours d'économie politique*, paru concurremment en 1909, il a déjà trois éditions en langue française et quatre en langues étrangères.

Il y a un courage méritoire à composer un manuel. C'est la pensée des autres qu'il faut pénétrer et exposer. Il faut parcourir le champ entier de la science et le faire voir en raccourci. On y veut des données de fait, précises et récentes. Les développements ne sont pas de mise; les démonstrations doivent être ramassées, rendues saisissantes, et pourtant il faut être avant tout clair et attrayant. Ce charme, que le petit traité d'Émile de Laveleye renfermait au suprême degré, nul autre ne le possède aujourd'hui dans la même mesure que l'œuvre de M. Charles Gide. Le ton de l'exposé fait tout dans un manuel: ce n'est pas le ton d'un professeur en chaire, ni d'un orateur à la tribune, ni d'un journaliste. C'est le ton de la conversation, et celle de M. Gide est spirituelle, émaillée d'images discrètes, d'allusions. C'est la conversation française. Que d'art dépensé pour condenser, varier la forme, être clair et simple! Il faut voir comment il s'efforce d'éviter l'abstraction et la complication, comme il s'excuse devant le lecteur de le conduire dans des théories un peu abstruses, et il y en a pas mal en économie politique.

Un autre mérite essentiel d'un manuel est d'être au courant des progrès de la science. Cela paraît élémentaire et cependant il faut bien avouer qu'il fut un temps et une école où cela n'était pas considéré comme nécessaire en France. L'époque n'est pas encore bien loin de nous où M. Maurice Block était chargé, presque seul, au *Journal des Économistes*, de lire les économistes allemands et de leur distribuer les coups de fêrule quand ils s'écartaient de l'orthodoxie. M. Gide a su lire les Allemands et les Anglais, les Italiens et les Américains. Il a toujours signalé les théories intéressantes et en a dégagé la substance et la nouveauté. Sous ce rapport, les éditions successives de son traité sont extrêmement curieuses à comparer. On y voit se refléter les progrès mêmes des théories. A mesure qu'elles gagnent l'opinion du public savant, elles sont mises à leur place et elles sont aussi mises au point, avec cette mesure que donne une critique toujours en éveil. Dans la préface de la neuvième édition, M. Gide écrit modestement : « Je suis presque honteux d'avouer, après tant de revisions déjà faites sur les éditions françaises et les traductions étrangères, que j'ai trouvé encore plus à changer dans cette édition que dans les précédentes. » Les suivantes n'ont pas montré un moindre souci du progrès et de la perfection. C'est ainsi que l'œuvre s'enrichit de plus en plus, en résumant l'effort de toute une vie.

Au point de vue des doctrines, M. Gide occupe une place intermédiaire entre le socialisme et le libéralisme. C'est un de ses traits de ressemblance — et il y en a d'autres — avec Émile de Laveleye. Comme celui-ci, il a rejeté les vieux dogmes des « lois naturelles », des « harmonies » et de la libre concurrence. Il est d'accord avec la plupart des socialistes dans la critique de l'organisation sociale actuelle. Mais il s'en sépare nettement dans la conception matérialiste de l'histoire, la question de la lutte des classes et dans celle de la propriété privée. « Interventionniste » sans hésitation, il n'a pourtant jamais voulu du socialisme d'État à l'allemande, par crainte des abus du fonctionnarisme.

Il se rattache, comme Émile de Laveleye encore, à la grande école éthique de l'économie politique, puisqu'il met au premier rang les préoccupations morales et juridiques. Dans une conférence restée célèbre, faite à Genève, en 1889, il a baptisé l'école nouvelle, qui était alors une bien petite école en France, d'un nom qui a fait fortune, l'« École de la Solidarité », qu'il opposait aux écoles qui ont pris pour devise soit la Liberté, soit l'Égalité, soit l'Autorité.

On peut dire qu'aujourd'hui la doctrine solidariste a pénétré dans les idées, dans les mœurs et dans les lois. « Son petit sentier est devenu une grande route où déjà la foule passe ⁽¹⁾. » L'aile droite du socialisme et l'aile gauche de toutes les phalanges de la réforme sociale y ont reconnu leurs principes. Elle a eu ses théoriciens parmi lesquels on compte M. Léon Bourgeois. Des hommes d'œuvre, en grand nombre, l'ont traduite dans les faits.

Homme d'œuvre, M. Charles Gide l'est aussi. Il a mis sa foi dans la société coopérative. Il y voit la fin de tous les antagonismes : du travailleur et du capitaliste, du débiteur et du créancier, du consommateur et du producteur, du locataire et du propriétaire. Il en a été le philosophe et, j'ose dire, le poète. En plus d'un endroit, il esquisse le rêve d'une république coopérative, où la société transformée aura fait l'économie d'une révolution. On peut dire qu'il y a travaillé et qu'il y travaille encore de toute son âme. Sa campagne de conférences et d'écrits ne fléchit point avec les années. La tâche est rude, surtout en France; mais il lui a été donné de contribuer récemment à réunir des forces éparpillées et parfois discordantes, dans le Comité central de l'Union coopérative des Sociétés françaises de consommation, dont il a été le président pendant plusieurs années.

Il serait injuste, cependant, de représenter M. Charles Gide

(1) Avant-propos de la neuvième édition des *Principes* (1904).

comme l'homme d'une idée, d'une seule idée. Même dans ses élans de lyrisme, il sait apercevoir les difficultés de la réalisation et les lenteurs nécessaires de l'évolution sociale. Son œuvre scientifique à proprement parler reste son titre de gloire. Le plus grand service peut-être qu'il a rendu à la science française est la fondation de la *Revue d'économie politique* qu'il dirige depuis 1887. A côté des autres recueils au passé vénérable ou aux audaces grandissantes, elle occupe une place sans égale. Ici, point de parti pris d'école, de politique ou de méthode; la porte est ouverte à tout travailleur sincère et vraiment homme de science. Les opinions les plus diverses y trouvent leur expression. Les savants étrangers, notamment les Allemands, y ont reçu souvent l'hospitalité. Elle a contribué mieux que nulle autre à donner de la science française l'opinion la plus favorable dans le monde entier, parce qu'elle donne asile à ses représentants les plus novateurs, notamment dans l'enseignement des Facultés de droit. Chaque numéro de la *Revue* contient de nombreuses pages de M. Gide, surtout des articles de critique, où l'on peut suivre la souplesse, la liberté et la finesse de son esprit et de sa plume. C'est là peut-être qu'on perçoit le mieux la complexité de ce penseur bien moderne : sous un optimisme qui aime à s'affirmer et une ironie qui se modère, on sent malgré tout la tristesse et l'amertume d'un rêveur ardent et croyant, que la vision précise et claire du monde a plus d'une fois désenchanté.

Son dernier ouvrage est une *Histoire des doctrines économiques*, écrite en collaboration avec un ancien élève, M. le Prof^r Charles Rist. Comme les différents chapitres sont signés séparément, nous pouvons y distinguer la part de M. Gide dans l'œuvre commune; il s'y est réservé les Physiocrates, Malthus et Ricardo, Owen et Fourier, tout le libéralisme ainsi que le marxisme, les doctrines inspirées du christianisme, les hédonistes et les solidaristes. Il n'est pas exagéré de dire que cet ouvrage est un monument d'érudition. C'est en même temps

une œuvre d'art. La proportion des parties, la judicieuse mise en valeur des traits caractéristiques en sont les premiers mérites. Mais pour traduire de façon succincte et pourtant complète tant de doctrines diverses et contradictoires, où se reflètent les manières de penser d'esprits de race, de tempérament, de temps si différents, il fallait ces dons suprêmes de compréhension, de critique et de clarté qui sont le privilège du génie français.

Qu'on suive par exemple ses préoccupations dans l'exposé du marxisme. Il s'agissait d'y consacrer une quarantaine de pages. L'auteur s'en tient à deux conceptions essentielles de Marx, la théorie de la plus-value et la loi de concentration. On n'oserait affirmer qu'un disciple de Marx, surtout s'il est Allemand, n'y trouverait à redire, mais une chose est certaine et surprenante, c'est que l'exposé de M. Gide est plus clair et plus compréhensible que celui de Marx lui-même. Nombre de lecteurs laissés à eux-mêmes dans l'œuvre du grand socialiste n'auraient su y découvrir les nœuds de raccordement du mécanisme, les parties essentielles du rouage. Tel est le service que rend un travail de ce genre. Il initie, il introduit dans la pensée des autres avec l'adresse supérieure de l'éducateur. A coup sûr, cela ne suffit pas et cela ne remplace pas l'étude approfondie des ouvrages originaux, mais c'en est l'introduction indispensable. Sous ce rapport, M. Charles Gide a fourni une œuvre incomparable dans sa préface aux *Œuvres choisies* de Fourier. C'est ici qu'on se perdrait aisément dans les détails, dans les accessoires d'un système où la plus folle fantaisie s'est donné carrière. Mais quelle incompréhension, quelle brutalité sommaire d'esprit est celle qui rejette à priori toute la doctrine pour ses extravagances ! M. Gide a su, avec une touchante sollicitude, en dégager les beautés et les richesses. N'est-ce pas une meilleure manière de servir la science ?

Mais il ne faut pas tenter d'énumérer tous les mérites de l'œuvre de M. Charles Gide.

Elle nous apparaît comme l'une des plus marquantes de la

science économique contemporaine. Dans la foule des savants qui se hâtent et s'efforcent vers les vérités nouvelles, M. Charles Gide a joué un rôle de premier ordre; il a fait le point, il a colligé, recueilli les résultats acquis, les a mis en valeur et en lumière. Il a ouvert les esprits et il a dirigé la jeunesse, suscité des initiatives, des rénovations, des élans créateurs. Il est le maître ingénieux et subtil qui fait voir et sentir. Il est davantage encore, puisqu'il ne s'est pas contenté de sa mission contemplative de savant. Il est l'apôtre convaincu d'une doctrine morale de réforme sociale, où la loi d'amour est substituée à la loi de lutte, où l'harmonie des intérêts et des institutions résulterait du consentement mutuel. On peut différer d'opinion sur les possibilités de réalisation de cet idéal; on ne peut nier qu'il soit élevé. Émile de Laveleye aussi a passé son existence à travailler à la réalisation d'un idéal de cet ordre. S'il vivait encore, nous ne croyons pas trop nous avancer en disant qu'il décernerait lui-même son prix à M. Charles Gide pour son œuvre entière, où il retrouverait tant de traits de la sienne.

•
